

L'IDÉE

BI-MENSUELLE

INTÉRIEUR

Un an, 2 francs ; Six mois, 1 franc ;
Trois mois, 50 centimes.

Adresser tout ce qui concerne l'Administration
ou la Rédaction :

58, rue Linnée, Saint-Josse-ten-Noode.

EXTÉRIEUR

Un an, 4 francs ; Six mois, 2 francs ;
Trois mois, 1 franc.

ENTRÉE EN LICE

En ce moment de réaction féroce sévissant dans tous les pays — depuis la France des Voltaire et des Rousseau rampant à plat ventre devant les envoyés du pendeur de femmes jusque l'inquisitoriale Espagne des Torquemada se vautrant comme fauve dans le sang des révoltés — ; en ces temps où la Vérité des humbles est honnie, le Mensonge des puissants glorifié ; en cette fin de siècle qui célébra bruyamment le centenaire de la proclamation des Droits de l'Homme, qui vit la pensée comprimée, la presse bâillonnée, les défenseurs de l'Idée rénovatrice calomniés, traqués, emprisonnés ou tués ; en ces temps où — sacrilège ! — la plupart des faméliques se complaisant dans un coupable désintéressement semblent approuver ou justifier l'arrogance et la rapacité des repus, il est du devoir des courageux, de ceux qui ont foi en la venue de l'ère de la fraternité humaine, de faire face à la réaction triomphante, de relever les courages chancelants, d'affirmer et de prouver aux hésitants que malgré les persécutions de jour en jour plus raffinées, plus atroces, l'Idée, confondant les calomnies intéressées, bravant les glaives homicides, ainsi qu'un torrent impétueux trop longtemps contenu renversera les obstacles et triomphera de ses détracteurs.

C'est là la tâche que s'est assumée *l'Idée* et à laquelle elle convie à collaborer, dans la mesure de leurs moyens — par la plume ou autrement — tous les humiliés, tous les révoltés, tous ceux qui ont conscience de l'état d'infériorité intellectuelle et matérielle dans laquelle ils croupissent.

Cette tâche, eu égard aux sentiments professés en haut lieu à notre endroit, est ingrate, remplie d'exactions de toutes sortes. Nous ne savons que trop bien ce qui nous attend.

Soit ! quoiqu'il arrive, nous mettrons nos énergies à la hauteur des situations.

Mais qu'on se le persuade bien, dans les sphères dirigeantes, jamais la violence n'a eu raison de la Justice, de la Vérité.

Ainsi que la Nature, la Vérité est éternelle.

D'opaques nuées peuvent voiler parfois le radieux soleil, mais dans cette lutte entre les ténèbres et la lumière, celle-ci finit toujours par percer.

Oui, il resplendira un jour le soleil de la Justice, alors même qu'aucune voix ne troublerait le silence, qu'aucune plume ne mènerait plus le combat pour l'Idée.

Car de tous temps les persécutions ont servi l'idée qu'elles désiraient étouffer.

Témoin : le Christianisme — dénaturé, oui, mais encore

debout au XIX^e siècle — persécuté en la personne du Nazaréen, ce révolté que l'on appela le Christ.

Témoin : Galilée, qui, au XVI^e siècle, pour éviter les flammes du bûcher, fut astreint de faire amende honorable pour avoir affirmé le mouvement de rotation de la terre, affirmation considérée comme une hérésie par les oppresseurs de l'époque et faisant partie aujourd'hui de l'enseignement scientifique de leurs successeurs en obscurantisme.

De plus, la violence engendre la violence. Rien ne se perd dans la vaste humanité : la scélératesse des pères est payée par les fils, la férocité des bourreaux a pour conséquence fatale les implacables représailles des victimes révoltées !

Car si les cœurs se bronzent, se ferment à la pitié, si les poignards s'effilent, si les bombes se perfectionnent, si l'incendie projette ses sinistres lueurs dans la nue — toutes choses que nous n'avons ni à approuver ni à désapprouver, mais que nous constatons cependant — c'est à l'exemple de la violence venue d'en haut qu'il faut en faire remonter la responsabilité.

Et vous n'êtes point sans le savoir, bourgeois : si les travailleurs exaspérés en sont arrivés à ces terribles extrémités, c'est votre rapacité, votre manque de générosité, le granit qui vous tient lieu de cœur, votre joug implacable pesant sur eux qui leur en a indiqué la voie.

Lorsque las de produire, de s'affamer pour vous gaver, vos esclaves levaient vers vous un regard implorant la pitié, demandant grâce, vous leur avez répondu : « Si vous êtes mécontents, si vous êtes exténués, tant pis, j'ai là du bétail de rechange qui ne demande qu'à reprendre le harnais. » Et, d'un geste brutal, vous avez montré la porte à ces importuns assez osés pour venir troubler votre béate digestion.

Que demandaient-ils pourtant, ces misérables ? Un peu plus d'humanité, un croûton de pain de plus, de quoi rassasier les gosses — d'innocentes victimes aussi, celles-là — grelottant sur les genoux de l'aïeule devant l'âtre éteint !

Et dans ces circonstances, quand, tête découverte, humbles, rampants, ils venaient solliciter un sou ou deux d'augmentation, combien vous leur faisiez sentir, n'est-il pas vrai, bourgeois, leur néant, leur impuissance vis-à-vis de votre toute-puissance capitaliste ?

Vous auriez le cynisme de nous dire, après cela, que vous réprimez la violence ?

Mais tout le système social dont vous êtes les défenseurs privilégiés ne repose que sur la violence !

Violence, le système qui permet à une poignée d'individus aussi inutiles que nuisibles de s'attribuer la plus grande partie de la richesse sociale !

Violence, vos lois consacrant ce système inique, odieux, inhumain !

Violence, vos prisons, vos gendarmes, vos juges, vos bourreaux !

Violence, vos armées chargées de réprimer les manifestations de mécontentement des misérables, d'organiser ces sanglantes hécatombes d'êtres humains qui ne se connaissent même pas, de protéger ceux qui, sous prétexte de civilisation, s'en vont par les vastes plaines africaines exercer le pillage, perpétrer le rapt, consommer le viol, allumer l'incendie !

Vous le voyez donc, bourgeois, les violents sont vos élèves. Voyant que la violence vous a réussi jusqu'à ce jour, ils essayent du système pour le triomphe de leur idéal.

Ah ! si vraiment vous êtes animés de sentiments humains, si vraiment vous avez horreur du sang versé, si vraiment vous condamnez la violence, soyez donc plus tolérants, moins inhumains, ne persécutez plus ceux qui ont l'audace de ne pas penser comme vous : commencez les premiers, messieurs les bourgeois !

L'IDÉE

Quoique, dans l'univers, il n'y ait pas de périodes distinctes et, par conséquent, pas d'époques transitoires, que les êtres et les choses suivent, dans leurs développements ou transformations une marche lente et régulière, il se peut qu'à certains moments un phénomène ou un noumène dont l'influence se fait sentir depuis longtemps, mais d'une façon presque insensible, apparaisse tout à coup avec une netteté singulière. Il est vraisemblable que ce fait se présente lorsque la phase de luttes sourdes se termine, lorsque les grandes résistances sont vaincues et que le reste de l'œuvre s'achèvera de par l'impulsion désormais irrésistible.

On ne peut pas dire que ce soient là des temps de crise, et cependant l'âme humaine, en ces moments, ressent comme un vague malaise, une inquiétude indéfinissable qui ne va s'apaisant que lorsque le point critique est franchi.

Tous les grands faits de l'histoire se sont présentés sous un aspect semblable. Lorsque le Christ prêchait en Galilée, il ne faisait qu'exprimer ce que, dans le monde civilisé, tous les cœurs éprouvaient. Déjà les anciennes croyances pâlissaient devant la pensée nouvelle. On ne savait pas encore quelle était cette pensée ; les yeux la cherchaient partout, mais déjà les consciences en étaient pénétrées. Et rien n'en aurait pu empêcher l'éclosion, car la flamme qui devait jaillir couvait depuis des siècles.

L'idée qui surgissait lentement hors du chaos religieux était la grande conception de l'unité de Dieu, qui était aussi celle de l'unité de l'humanité et d'où devait sortir les grands principes d'égalité et de fraternité.

Ce fut, lorsqu'elle se dégagea, cette conception, une période de trouble et d'angoisse qui annonçait les formidables événements de l'avenir.

Et maintenant, qui oserait dire que les esprits sont calmes ? Qui ne sent pas autour de soi cette anxiété lourde dont souffre la pensée ? De loin en loin, un fait se produit soudain qui jette par le monde comme un frisson douloureux. Des paroles passent, venues on ne sait d'où, et dont on ne comprend pas encore le sens étrange. On n'est plus indifférent, parce qu'on sent qu'une heure redoutable va sonner. Que nous apprendra-t-elle ? Ne semble-t-il pas qu'on pourrait répondre à cette question ?

Et, déjà, alors qu'aucun aveu n'a été formulé, les impatiences et les résistances se dessinent. Ceux qui se souviennent encore du passé prévoient qu'ils devront se défendre. Ceux qui ont tourné leurs regards vers l'avenir avancent pas à pas, comme sous l'empire d'une fascination mystérieuse.

On a dit : « La foi se meurt », ce qui signifie : « Dieu se recule au fond des cieux ». Écoutez les lamentations d'un croyant : « En ce jour, fut inaugurée la parfaite pénitence des enfants d'Adam. Jusque là, le véritable Homme n'avait pas souffert, et la torture n'avait pas reçu la sanction divine. L'humanité, d'ailleurs, était trop jeune pour la Croix. Quand les bourreaux descendirent du Calvaire, ils rapportèrent à tous les peuples, dans leurs gueules sanglantes, la grande nouvelle de la Majorité du genre humain. La Douleur franchit, d'un bond, l'abîme infini qui sépare l'accident de la substance et devient nécessaire.

« Alors les triomphes de joie et le triomphe dont l'Écriture est imbibée, inscrits dans la loi nouvelle sous le vocable abrégé des Béatitudes, parcoururent les générations, en se ruant au travers comme un tourbillon de glaives. Pour tout dire, en un mot, l'humanité se mit à souffrir dans l'espérance, et c'est ce qu'on appelle l'Ère chrétienne !

« Arriverons-nous bientôt à la fin de cet exode ? Le peuple de Dieu ne peut plus faire un pas va, tout à l'heure, expirer dans le désert. Toutes les grandes âmes chrétiennes ou non, implorent un dénouement. Ne sommes-nous pas à l'extrémité de tout, et le palpable désarroi des temps modernes n'est-il pas le prodrome de quelque immense perturbation surnaturelle qui nous délivrera enfin ? Les archi-centenaires notions d'aristocratie et de souveraineté, qui furent les pilastres du monde, sablent aujourd'hui de leur poussière les allées impures d'une quinze-vingts de Races royales en déliquescence, qui les contaminent de leurs émonctoires. A vau-l'eau le respect, la résignation, l'obéissance et le vieil homme ! Tout est avachi, pollué, diffamé, mutilé, irréparablement destitué et fricassé de ce qui faisait le tabernacle sur l'intelligence. La surdité des riches et la faim des pauvres, voilà les seuls trésors qui n'aient pas été dilapidés !... Ah ! cette parole d'honneur de Dieu, cette sacrée promesse de « ne pas nous laisser orphelin » et de *revenir*, cet avènement de l'esprit rénovateur dont nous n'avons reçu que les prémices, — je l'appelle de toutes les voix violentes qui sont en moi, je le convoite avec des concupiscences de feu, j'en suis affamé, assoiffé, je ne veux plus attendre et mon cœur se brise, à la fin, quelque dur qu'on le suppose, quand l'évidence de la détresse universelle a trop éclaté, par-dessus ma propre détresse ! O mon Dieu Sauveur, ayez pitié de moi ! »

Celui-là, comme autrefois le Christ, a exprimé tout haut ce que les derniers espérants murmurent tout bas. Et ces derniers ne sont plus que quelques-uns ! Car ce qui pour une âme catholique doit être une torture effroyable, ceux qui n'ont pas encore crié leur douleur, ce sont précisément les réprouvés, ceux qui ont fait de leurs anciennes croyances un moyen d'assouvissement de leurs bas instincts. Les autres se sont accroupis à côté de leurs espoirs défunts et la souffrance n'a pas encore achevé d'en faire des révoltés. Les défenseurs de la foi sont des menteurs, des traîtres, des cyniques !

Et tel fut le prestige de l'idéal chrétien, qu'on hésite presque à dire que déjà la souffrance a fait place à une espérance nouvelle, qu'on n'attend plus rien de Dieu, et que l'humanité n'en mourra pas...

La lutte pendant longtemps se continuera encore, mais la bataille est perdue et c'est la pitié qui aura raison de la Vieille Chimère. Un suprême effort sera tenté : le Catholicisme, qui si longtemps a aidé le Riche contre le Pauvre, comprend enfin, comme si c'était là le châtement que lui a réservé son Dieu, qu'il a voulu sa propre ruine. Il l'a compris trop tard. Il élèvera vers les cieux les lamentations des misérables. Sa voix autrefois si puissante profèrera les malédictions du vaincu. Mais ce sera inutile. Il fut la vie. Il n'est plus qu'un vestige...

Et s'il fallait des preuves de cette déchéance, qu'on les cherche dans l'organisation de cette Société, qui est un peu son œuvre, ce monument formidable dont la clef de voûte n'est plus l'Évangile, mais le Code. Qu'on les cherche aussi dans l'homme.

Car, il est utile de se le demander, où en sommes-nous ?

La civilisation moderne en est arrivée à substituer à l'antique Loi de l'Humanité qui fut la Loi de Dieu et qui avait été élaborée pour ainsi dire par la Nature, une loi factice reposant uniquement sur la Force. Ou sait encore ce qui est beau, ce qui est vrai, mais cette trilogie de l'idéal devient de plus en plus de l'essence de l'impossible. On en est arrivé à penser que ces grandes conceptions sont du domaine du rêve, de l'irréalisable, et on en parle comme de belles chimères entre deux digestions. Ceux qui y croient encore sont considérés comme des fous, des êtres dangereux, et on accueille leurs « élucubrations » avec un sourire d'une bienveillance ironique.

Que reste-t-il des belles lois morales d'autrefois ? C'est à peine si les paroles sublimes apparaissent encore çà et là dans quelque livre qui n'est pas lu. Et la pensée, le vouloir de tous est devenu ceci : « Fais aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit ».

Où sont les hommes qui résistent encore au mal envahissant ? Les prêtres !... Mieux vaudrait ne pas en parler. N'est-ce pas eux qui tuent dans les consciences le sentiment de la justice, qui préparent, — on l'a dit, et c'est profondément vrai, — des générations d'êtres qui, non seulement se soumettent à toutes les iniquités, mais formeront les armées formidables de la Force. Toutes leurs paroles, tous leurs actes sont des trahisons. Des trahisons ! On voudrait pouvoir dire des erreurs ! Autrefois, ils parlaient au nom de Dieu ; ils aimaient. Aujourd'hui, ils parlent au nom du Maître ; ils n'aiment plus. Ils ont beau dire que c'est par charité d'une vie future de bonheur l'espoir qu'ils jettent aux affamés, ils n'en poursuivent pas moins une œuvre mauvaise dont les conséquences seront terribles.

C'est au moment où l'enthousiasme serait le plus nécessaire que leur cœur se glace. Ne comprendraient-ils donc pas le magnifique rôle qu'ils ont à remplir ? Ah ! la religion, si elle pouvait servir à briser les violences menaçantes. Si, à sa fin, elle redevenait ce qu'elle a été à sa naissance, un brasier d'amour et de pitié ! Elle parviendrait peut-être encore à empêcher les catastrophes imminentes. Et qu'on ne dise pas que la charité et l'amour sont sans empire sur les cœurs. Il se dégage en ces temps dans les mêlées humaines un tel besoin de justice que les voix de la haine en sont presque étouffées. Mais il semble qu'elle pétrifie, au contraire, qu'elle tue tout ce qu'elle touche. N'aurait-elle donc plus cette vertu salutaire qui fit sa grandeur ? Y a-t-il des cœurs plus secs, plus mornes que ceux qu'elle forme ! Et ceux qui vibrent ne les traite-t-elle pas en ennemis ?

Il faut donc croire que rien ne pourra sauver ces prêtres de leur destinée, qu'ils ne seront même plus, qu'ils ne

peuvent plus être cette force bienfaisante qui contrebalance les impulsions trop violentes.

Aussi, comme leur rôle va s'effaçant ! Autrefois, la crainte et l'amour de Dieu conduisait les hommes. La pensée de l'enfer et du paradis ne les quittait pas. Ils lui demandaient l'apaisement de leurs souffrances, ils cherchaient en elle leurs joies. Elle suffisait à cette tâche grandiose. Maintenant, où est-elle ? Ce n'est plus qu'un souvenir, c'est presque moins que cela. Et la contrainte, comme en toutes choses, a remplacé l'enthousiasme. Les visions de l'enfer remplacées par celles de la prison, les anges fulgurants sont devenus des gendarmes à tricornes, les péchés des délits, le Juge suprême un prosaïque magistrat.

Oui, la fin de la religion est lamentable. Elle avait à lutter contre le doute, œuvre des siècles d'attente. L'ennemi était redoutable, invincible même. Mais elle se devait de marcher à la tête des forces nouvelles qui surgissaient, d'accepter la loi de la vie, de rester aux côtés de l'humanité, consolante, réconfortante, prête à la défendre contre les défaillances, à la soutenir aux heures d'angoisse. C'est elle qui aurait pu être l'idéal à travers l'éternité. La pensée de Dieu était assez grande et assez belle pour n'avoir rien à redouter de l'homme. On peut dire que si Dieu est mort, c'est elle qui l'a tué.

Le croirait-on, c'est le savant qui est devenu le prêtre ! Cet homme qui a contribué à renverser les dogmes, qui l'a fait sans haine, accomplissant froidement sa tâche, cet homme qui a commencé par tout nier, par tout détruire, peut édifier ensuite ; devant l'immensité qu'à un moment donné de sa vie fatalement il doit entrevoir, il se sent lentement envahi par une pensée magnifique, devant laquelle il n'éprouve ni souffrance ni terreur ; une pensée de douceur et de sérénité. C'est l'incompréhensible, c'est l'infatigable, c'est la splendeur de l'infini, c'est le vrai Dieu !

Ah ! combien cette conception console des petites, des cruautés des religions. Comme elle inspire l'amour de cette humanité misérable et sublime que de si grandes destinées attendent. Comme on voudrait que les voix qui, il y a tant de siècles, annoncèrent ces choses, eussent été comprises par ces êtres qui les répétèrent stupidement. Comme on voudrait que ceux au moins qui voient puissent trouver de ces accents qui arrêtent les foules et leur donnent la prescience des radieux avènements et la confiance.

Mais elle est si loin encore, cette conception !

Si on ne faisait que considérer en elles-mêmes toutes les influences néfastes qui agissent en ces temps, si on ne songeait qu'elles sont nécessaires elles aussi, on serait sans force contre le découragement. Il serait à croire que le monde doit succomber. N'est-il pas stupéfiant et admirable que les hommes n'aient pas oublié leur antique rêve de bonheur. Vous les voyez se combattre les uns les autres, s'efforcer de se faire le plus de mal possible, n'avoir qu'une préoccupation, soi, et, cependant, s'acharner presque inconsciemment à cette œuvre de justice et de réparation qui lentement s'élève. Tout semble vouloir la destruction et tout en réalité édifie...

L'ART BOURGEOIS

Un peintre peignait dans les champs. C'était ce qu'on est convenu d'appeler un impressionniste. Tandis que, l'œil bridé, la main fiévreuse, il s'évertuait devant son motif, déboucha d'un bois voisin un monsieur, habillé de toile blanche, décoré de la Légion d'honneur, et qui tenait dans sa main une ombrelle. Le monsieur, un peu chauve,

un peu gros, le ventre bedonnant sous le pantalon, se dirigea vers le peintre et se campant devant la toile, les jambes écartées, l'air sentencieux, il dit :

— Vous êtes peintre ?

— Cels se voit, il me semble, répondit l'impressionniste, d'un ton grincheux.

— Cela se voit trop, mon ami, répondit le gros monsieur... Regardez-moi... moi aussi, je suis peintre... Est-ce que ça se voit ?...

L'impressionniste était jeune, ardent, il se trouvait dans la période du prosélytisme ; il aurait voulu convaincre tout le monde de la supériorité de sa technique. Il entama donc une conférence que le vieux monsieur vivement interrompit par un :

— Oui, je sais..., la lumière, la ligne aérienne..., la division du ton..., je connais ça..., c'est de la blague.

Puis, presque paternel, il demanda :

— Voyons, est-ce que ça se vend ?

— Et qu'importe ? répondit l'impressionniste...

Le monsieur sursauta :

— Comment ! mais cela importe infiniment... Écoutez-moi bien... Voyez-vous, là, devant vous, cette jolie villa avec ces pelouses en pente, ces fleurs, ces grands arbres ?... Oui ? Eh bien, elle est à moi... Derrière le coteau, je possède encore une ferme de cinquante hectares... Ce n'est pas tout... Je possède encore des actions de chemins de fer et des rentes sur l'Etat pour une somme assez respectable... De plus... je possède encore une femme très jolie, très élégante, qui reçoit à ravir et me fait grand honneur... Je suis cocu, monsieur, c'est-à-dire tranquille et heureux. Eh bien, mon cher monsieur, tout cela, je l'ai gagné avec ma peinture... avec ma peinture !...

Et se redressant dans toute sa petite taille, l'œil brillant, le geste triomphal, il lança ces mots :

Or, je n'ai jamais fait que des homards !

Puis il pirouetta sur ses talons et s'éparpilla dans la campagne.

O. MIRBEAU.

UN FAIT DIVERS

Un jour, devant l'église Saint-Paul, du côté où la circulation des voitures est interdite, je vis dans la rue, à quelques pas du trottoir, un objet que tous les passants s'arrêtaient à regarder.

C'était un homme dans la force de l'âge, de taille moyenne, et qui paraissait très robuste. Il se tenait droit, dans une complète immobilité, la tête inclinée, les yeux baissés vers la terre. Un de ses bras était pendant et collé sur sa blouse, tandis qu'avec l'autre il pressait transversalement sur sa poitrine le manche d'une de ces pelles en bois dont on se sert pour les terrassements. Le plat de cette pelle était à la hauteur de la tête de l'homme et présentait à lire aux passants cette inscription : *Ouvrier qui demande du travail*. La phrase anglaise était écrite à la craie, en lettres grossièrement tracées, avec plusieurs fautes d'orthographe.

Ce prolétaire ne ressemblait pas, je vous assure, au Spartacus des Tuileries ; il ressemblait plutôt au barbare vaincu des cariatides antiques. Et pourtant cette manière de se *pavoiser* de l'instrument de son labeur, prêt à mourir avec lui, comme un soldat s'enveloppe de son drapeau, avait quelque chose de saisissant.

« Voilà un homme, me dis-je ; il *existe*, donc il a le droit d'*exister*. Et pourtant, un autre homme, Malthus, déclare qu'il n'a pas droit de vivre. Et il se trouve que Malthus a raison. Tu as beau, malheureux, écrire sur ta bêche : *Ouvrier qui demande du travail* ; si les riches n'ont pas besoin de ton travail, il faut que tu meures ».

Je regardai la foule qui l'entourait. C'était l'heure où les belles dames fréquentent les magasins de mode et les boutiques de confiseurs : on s'arrêtait, on l'examinait de la tête aux pieds, on déchiffrait ce qui était écrit sur sa bêche, et on passait son chemin. Je m'approchai, et lui mit une petite pièce de monnaie dans la main. J'étais presque aussi pauvre que lui, et j'avais, moi aussi, *besoin de travail*. Est-ce pour cela que je fus plus sensible qu'un autre à sa peine, et faut-il répéter encore le mot si profond de Virgile : *Non ignora mali...*

P. LEROUX.

L'IDÉE ANARCHIQUE

à travers les âges.

Quelqu'ait été la conduite ou la valeur morale de ceux à qui nous empruntons les pensées suivantes, leur lecture contribuera à faire mieux comprendre que les idées proclamées de nos jours par les anarchistes ne sont point des nouveautés écloses d'hier dans quelques cerveaux en délire. Mais que, bien au contraire, elles se sont imposées aux penseurs de tous les temps et de tous les pays comme l'idéal de vérité.

CLOOTS (Jean-Baptiste, du Val-de-Grâce), baron prussien, né à Clèves en 1755, prit une part très active à la Révolution française, s'intitula orateur du genre humain, après avoir changé ses prénoms en celui d'Anacharsis, et assiégea l'Assemblée nationale de ses pétitions, de ses félicitations, de ses discours de toutes sortes, fut membre de la Convention et vota la mort de Louis XVI en ajoutant : « Je condamne pareillement à mort l'infâme Frédéric-Guillaume (le roi de Prusse) ». A l'époque où les Jacobins firent passer leurs membres à un scrutin épuratif, le baron prussien déclara que son « cœur était français et son âme sans-culotte ». Mais Robespierre l'apostropha en disant qu'il se méfiait d'un prétendu sans-culotte qui avait 100,000 livres de rente ; Cloots fut exclu, mis en accusation peu de temps après et monta sur l'échafaud le 24 mars 1794. Il a publié des pamphlets dans lesquels il attaquait toutes les puissances, professait hautement l'athéisme et prêchait la doctrine d'une république universelle.

Nous sommes dans un temps où rien n'est moins régulier que les réguliers. Un corps quelconque qui ne remplit pas ses devoirs, qui devient inutile, soit par sa propre faute, soit par le concours des circonstances, est nécessairement criminel.

* *

Tout homme attaché aux fonctions publiques ne saurait être absolument libre, sans en excepter les membres de notre auguste assemblée (l'Assemblée nationale).

* *

Une religion dont les preuves ne sont point à la portée de tous les hommes ne peut être la religion établie de Dieu pour les simples et les ignorants. Or, il n'y a aucune religion de toutes celles qui se prétendent révélées dont les preuves soient à la portée de tous les hommes. Donc, aucune d'elles ne peut être établie de Dieu.

* *

Que me fait cette école où l'on m'enseigne les mathématiques, le droit naturel, l'histoire, avec l'intention de me confisquer un jour toutes les forces acquises par l'étude.

* *

Cet uniforme, je le croyais un symbole de camaraderie ; il n'est qu'une enseigne de servitude.

* *

La philosophie est la liberté même.

* *

La liberté du prince est l'esclavage du peuple.

* *

Souvenez-vous toujours que la voie d'autorité est une voie de perdition.

* *

Quelle gloire le jour où l'on pourrait se dire : « Je professe telle opinion dont le triomphe est assuré dans l'avenir ! Je la soutiens envers et contre tous et même jusqu'à la mort ».

ANACHARSIS CLOOTS.

Nous prions ceux de nos correspondants qui sont en compte avec nous pour envois de journaux, brochures, etc., de nous régler au plus tôt.

Les manuscrits, lettres, mandats, etc., doivent être adressés à l'Administrateur de L'IDÉE, rue Linnée, 58, Bruxelles-Nord.